

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SECRET DE L'INTENDANT

DEUXIÈME PARTIE — L'IDÉE DE M. DE VIVONNE

IV

— Oh ! chevalier, combien M^{lle} Pauline vous sera reconnaissante ! balbutia tout ému le vieux serviteur en reconduisant le jenne homme jusqu'à l'extrémité du vestibule où avait eu lieu la scène.

De Lozeril descendit au jardin.

— Sa Pauline... bast ! à quoi bon ?... Les sept millions tout seuls sont une assez jolie part, pensait-il en arpantant l'allée qui conduisait au pavillon d'Aurore.

Colard l'avait suivi des yeux jusqu'à ce qu'il fût entré au jardin.

— A l'autre ! murmura-t-il.

Et, montant à l'étage supérieur, il entra chez le capitaine, qui, se reposant de la perpétuelle faction auprès de Brichet, s'amusait à jouer tout seul au lansquenet.

— Que veux-tu, bête ? cria Fouquier.

— Le capitaine a oublié sans doute que c'est aujourd'hui la fin du mois, jour de sa pension, répondit doucement Colard, en posant deux piles de louis sur la table.

— Alors, sois le bienvenu, maraud ! bien que tu n'aies pas pu encore comprendre que la fin du mois devrait arriver tous les quinze jours, dit Annibal radouci.

— Il faudra dorénavant persuader cela à M. Brichet, car, maintenant qu'il a repris en mains l'administration de sa fortune, il est probable que votre pension vous sera payée par lui... ou par son gendre.

— Son gendre ! où prends-tu ce gendre ? imbécile ! demanda Annibal surpris.

— Mais ne songez-vous plus que M. de Lozeril doit bientôt... Le capitaine se renversa dans son fauteuil en l'interrompant par un de ses plus formidables éclats de rire.

— Ah ! ça, sextuple cruche ! tu crois donc à cette plaisanterie ? cria-t-il.

— Mais, M. de Lozeril y croit aussi, répondit sérieusement Colard.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, il m'a interrogé tantôt sur la fortune de M. Brichet. Je lui ai parlé des sept millions qui se trouvent ici en portefeuille.

Annibal bondit de son siège en hurlant :

— Tu lui as parlé de cela ? son maudit !... A quel propos ? stupide vicillard ! Voyons, répondras-tu ?

— Mais à propos de placements qu'il veut faire... à l'étranger, fit doucement Colard.

— A l'étranger, dis-tu ?

— Oui, il m'a semblé qu'il voulait partir bientôt... Il ne me l'a pas positivement affirmé... mais j'ai cru deviner qu'il pensait qu'un voyage serait bon pour le cœur un peu malade de son beau-père.

— Encore ! veux-tu te faire casser les reins avec

ton beau-père ? » Eilo au plus vite, vieux grotesque ! gronda le capitaine.

Colard ne se le fit pas répéter. Humblement, il gagna la porte, laissant le capitaine tortiller sa moustache, son geste habituel quand, chez lui, la colère froide succédait à l'emportement.

En descendant l'escalier, l'intendant, par une fenêtre, vit Brichet qui sortait du pavillon d'Aurore,



Maurice réfléchissait mûrement à ce que lui avait dit Colard.

Il s'arrêta pour attacher sur son maître un sombre regard et murmura :

—Maintenant, tu peux tenter de m'échapper, je viens le détacher à tes trousses deux dogues enragés qui sauront bien t'empêcher de courir.

* * *

Après la double confiance de Colard au capitaine et à de Lozeril, la vie s'était continuée monotone et régulière à l'hôtel Bricbet.

Suivant son programme de s'entendre comme deux bons larrons en foire, tant qu'il ne serait pas question sérieusement du mariage, Annibal faisait charmante mine à de Lozeril, qui, de son côté, n'était pas en arrière d'aménités envers le colosse. Mais sous cette double patte de véLOURS se cachaient des griffes prêtes à déchirer à la première occasion.

Comme avant sa maladie, le procureur avait repris son existence toute matérielle. Il se levait tard et s'était remis à ses trois repas quotidiens, qu'il arrosait d'une abondante eau rougie, malgré les tentations du capitaine, qui, devant son nez, lampait à plein verre les meilleurs crus et faisait bruyamment claquer sa langue en buvant satisfait.

Par moment les « onf » de plaisir d'Annibal semblaient torturer l'ivrogne repentant, qui, pour étouffer un coupable désir, avalait courageusement une gorgée de son innocente abondance.

—Est-ce que Bricbet va décidément tenir son serment de ne plus boire ? se demandait Fouquier, qui enrageait d'une pareille sobriété.

De Lozeril observait le manège du capitaine et murmurait de son côté :

—Oui, tu voudrais griser le bonhomme pour le rendre communicatif, mais tu peux être certain que, si l'ivresse le fait bavarder, je serai là pour l'écouter aussi.

Car l'un et l'autre des rivaux étaient curieux de connaître où Bricbet avait placé et à quel usage il voulait employer l'énorme espital qu'ils savaient à sa disposition.

Tous deux, séparément, avaient bien adroitement tâté le procureur, qui, sans s'effaroucher trop de cette singulière curiosité, s'étaient mis à rire en répondant :

—Hein ? croyez-vous que maître Baudcin s'est montré susceptible pour deux ou trois mots dits sans méchante intention ? Aussi ai-je eu toutes les peines du monde à lui faire reprendre en dépôt ces millions qui m'embarrassaient... même ceux de la dot de Pauline, puisqu'on tarde tant à vouloir être heureux.

Or, il y avait un léger mensonge dans cette réponse, attendu que le notaire froissé n'avait plus remis le pied à l'hôtel, et que l'un et l'autre des surveillants, qui gardaient Bricbet à vue, savaient qu'il n'avait pas été chez le tabellion pour y reporter la somme.

Donc les millions se trouvaient toujours sous la main du procureur.

Des deux fidèles amis du vieillard, M. de Badières était seul revenu ; mais mécontent de la présence du chevalier, contre laquelle il protestait, ses visites avaient été froides, guindées, et la majeure partie de leur durée avait été consacrée à Aurora, que le juge avait prise en amitié.

De sorte que le procureur appartenait, pour ainsi dire sans partage à de Lozeril et au capitaine, qui après s'être acharnés tout le jour aux pas du vieillard, le reconduisaient le soir jusqu'au seuil de son appartement, et attendaient pour se retirer que le bruit de la clef et des verrous leur prouvât que Bricbet venait de s'enfermer.

Alors, nez à nez, devant cette porte close, les deux coquins

se pressaient la main avec toutes les démonstrations de la plus sincère amitié et échangeaient invariablement ces phrases :

—Bonsoir, cher capitaine ; je vais dormir comme un loir.

—Et moi comme une vraie marmotte, mon très excellent ami, répondait Annibal, qui montait à l'étage supérieur s'enfermer pareillement en sa chambre.

Seulement, si le capitaine était brusquement sorti, un quart d'heure plus tard, il aurait été fort étonné de trouver de Lozeril, qui, au lieu de dormir comme un loir, se tenait immobile et l'oreille appliqué à sa porte.

C'est que le chevalier attendait l'énorme ronflement qui lui annonçait que Fouquier était plongé dans le sommeil du juste. Aussitôt que ce bruit d'orgue l'avait rassuré, de Lozeril gagnait son lit en se disant :

—Est-ce que, vraiment, il n'y a pas de communication pour descendre chez Bricbet ? Ou bien, si elle existe et que Fouquier le connaisse, quand se décidera-t-il donc à l'utiliser.

Et, à son tour, il s'endormait.

Alors, dans l'hôtel silencieux, un bien léger pas se laissait entendre : c'était celui de Colard, qui faisait une dernière ronde.

Celui-là ne s'est pas trompé qui, le premier, a dit que l'exoès de zèle est un défaut ; car, huit jours après la double confiance de Colard qui avait rendu plus alerte la surveillance du chevalier et d'Annibal, Bricbet parut accueillir avec un peu d'impatience l'empressement que ses deux gardes du corps mettaient à exécuter sa consigne de ne pas le laisser seul. Il ne pouvait se fâcher du tort d'être trop bien obéi.

Aussi ce fut d'une voix pleine d'intérêt qu'il dit, un matin, au capitaine, au premier déjeuner, repas auquel n'assistaient plus les dames :

—Savez-vous, mon bon Annibal, que j'ai des reproches à me faire à votre sujet ?

—Lesquels, mon bien-aimé gendre ?

—La maladie m'a rendu égoïste. Depuis mon attaque, je vous ai retiré de ces joyeux amis avec lesquels vous alliez passer d'heureuses heures à jouer, rire et boire.

—C'est vrai ! fit Annibal en étouffant le soupir que fit naître le souvenir de ces rudes orgies d'autrefois.

—De ce que le médecin m'a prescrit la vie d'un anachorète, il ne s'ensuit pas que je doive imposer ma pénitence aux autres. Retournez à vos amis, mon brave capitaine. Donnez-vous un peu de bon temps, puisque, heureusement pour vous, votre santé vous le permet.

—Toi, tu veux filer, pensa aussitôt Annibal, qui ne se laissa pas prendre à l'intérêt témoigné par son gendre.

—Allez, allez, poursuivit Bricbet, votre place n'est pas près d'un vieillard malade.

Le capitaine fit une petite moue charmante à ces douces paroles.

—Bricbet, dit-il, voulez-vous que je sois avec vous de la dernière franchise... une vraie franchise de main ?

—Parlez.

—Eh bien ! sur mon bonheur, je jure que, depuis que vous m'avez fait apprécier tout le bonheur de la paisible vie de famille, je ne me soucie plus de toutes ces folles joies que vous me ventez.

Et le bon Annibal se renversa doucement sur son fauteuil, avec une béate satisfaction, en disant d'une voix pleine d'otion :

—Heureux le sage sachant apprécier le bonheur qu'il a sous la main et dédaignant les creux et trompeurs plaisirs après lesquels il faut courir !

Cette subite conversion de son beau-père parut étonner Bri-

chet, qui après un court instant de silence, pendant lequel il avait examiné l'air convaincu d'Annibal, revint gaiement à la charge.

—Oui, fit-il, oui, bien sot est celui qui court après les plaisirs... quand il peut les appeler à lui.

—Où veut-il en arriver ? pensa le capitaine, surpris de la réflexion du procureur.

Tout indulgent, Bricbet continua :

—Puisque c'est l'affection que vous me portez, à moi pauvre malade, qui défend à votre cœur de vous éloigner et d'aller battre la ville en quête de plaisirs, pourquoi n'invitez-vous pas quelques-uns de vos aimables amis à venir ici vous aider à passer de joyeuses heures ?

Profond, cette fois, fut l'étonnement d'Annibal, qui s'écria naïvement :

—Mais vous les avez vous-même flanqués à la porte, mes aimables amis !

—Je n'avais pas encore appris à vous chérir, fit Bricbet rependant.

—Et vous vous êtes plaint du vacarme qu'on vous avait fait sur la tête... Vous étiez alors en pleine santé ! Que serait-ce aujourd'hui que vous êtes malade ? appuya le capitaine.

—Aujourd'hui la pensée que vous prenez un plaisir qui vous délasse me rendra sourd à ce léger bruit, répliqua Bricbet.

Tant d'aménité subite ne pouvait avoir d'autre résultat que de doubler la méfiance d'Annibal, qui se disait, tout dérouté :

—Ouais ! le chicotin se fait sucre ! que signifie cette métamorphose ?

Et, comme il cherchait à s'expliquer pareil changement, sa vue tomba sur de Lozeril, qui avait écouté silencieusement sans bouger.

—Parbleu ! j'y suis, pensa Fouquier, pendant que je serai à festoyer, de Lozeril emmènera au diable, au vert le bonhomme et son magot.

De son côté, de Lozeril n'avait pas moins été surpris de la proposition de Bricbet et s'en était demandé le motif.

—J'ai deviné, se dit-il, c'est chose convenue entre eux pour masquer leur fuite. On laissera les amis faire un infernal tapage et, pendant que je croirai Bricbet au lit et le capitaine à table, Annibal entraînera le procureur et son sac à travers champ.

Au moment où chacun des deux se figurait avoir découvert la raison de cette conduite du vieillard, Bricbet les mit l'un et l'autre à mille lieues de leurs suppositions en ajoutant cette phrase :

—J'espère, Annibal, que vous inviterez de Lozeril ? Ce sera, pour ainsi dire, son dîner d'adieux à la vie de garçon.

Annibal et le chevalier demeurèrent ébahis à ces paroles inattendues.

—Si de Lozeril vient s'asseoir à ma table, c'est qu'il ne pense pas à me confisquer Bricbet, réfléchit aussitôt le capitaine.

—Si Fouquier me reçoit parmi ses convives, c'est qu'il ne veut pas échapper à ma surveillance pour m'escamoter le vieux, se dit de Lozeril.

Le nez dans son assiette, le procureur ne vit rien de l'hésitation de ses deux auditeurs. Il s'acharnait sur une carcasse de canard qui absorbait toute son attention. Son opération terminée, il releva la tête.

—Est-ce convenu ? dit-il. Le chevalier doit-il être de cette petite débauche ?

—Un aussi aimable convive est toujours reçu à bras ouverts,

répliqua vivement le capitaine, heureux d'avoir son ennemi sous la main pendant la soirée.

—Et vous, de Lozeril ? demanda le procureur au jeune homme, qui hésitait à répondre.

A ce moment le regard du chevalier rencontra l'œil de Colard, qui, muet et impassible, se tenait, pour le servir, derrière son maître, sa place habituelle à chaque repas.

Il sembla à de Lozeril que l'intendant venait de secouer la tête.

—On dirait que Colard me fait signe de consentir, se dit-il. Le domestique répéta son signe.

—Un aussi agréable amphitryon que le capitaine est toujours accepté avec empressement, prononça le jeune homme qui ne voulait pas être en reste de politesse avec Annibal.

A ce moment Bricbet buvait.

Si les deux ennemis n'avaient pas alors échangé un regard de défi, ils auraient pu constater que le verre avait tremblé dans la main du procureur en entendant son second garde du corps promettre de se joindre à la fête.

En conséquence, le soir même, la table dressée chez Annibal s'entourait des invités d'Annibal, tous accourus à l'heure et la dent aiguës.

Avant de s'attabler, de Lozeril et Annibal avaient accompagné Bricbet, suivant leur habitude, jusqu'au seuil de son appartement.

—Bonsoir, amusez-vous ! puisque votre santé ne s'y oppose pas. Le plaisir de vous savoir heureux fera, j'en suis sûr, que je vais m'endormir au bruit des verres, leur dit gaiement le procureur en rentrant chez lui.

Puis le grincement de la serrure et des verrous annonça qu'il venait de s'enfermer.

V

Revenons au docteur Gardie.

Après avoir passé la nuit auprès de Bricbet terrassé par la congestion, Maurice, on s'en souvient, était rentré chez lui sombre et pensif.

Quand, deux heures plus tard, l'intendant s'était présenté à sa porte, il lui avait été répondu par la servante que le médecin venait de se mettre subitement en route pour une destination inconnue.

Fort courte avait été l'absence du jeune homme. Après être parti en disant à sa servante qu'il ne rentrerait pas le soir au logis, la domestique avait retrouvé son maître, qui, revenu au point du jour, chantonnait joyeusement dans son cabinet.

Sa gaieté du moment contrastait si fort avec sa tristesse de la veille, qu'elle surprit la servante, heureuse de revoir Maurice qu'elle chérissait.

—Il paraît, notre maître, que vous avez fait un bon voyage ? demanda-t-elle.

—Un excellent voyage, Germaine, dit le jeune homme en se frottant les mains.

—Est-ce que par hasard vous couriez après votre gaieté ?

—Pourquoi cette demande ?

—Vous étiez parti plus triste qu'un bonnet de nuit et vous voici revenu gai comme un pinson. J'ai beau être un peu sourde, vous m'avez réveillée par vos chants et vos allées et venues.

—Ah ! oui, parlons en... de mes allées et venues, grosse débâchée ! car c'est toi qui les cause. Ah ! ça, ma bonne Ger-

maine, tu ne pourras donc jamais, malgré mes prières, te décider à ne plus bouleverser tout sur ma table de travail, sous prétexte d'y mettre de l'ordre ?

— Dame ! faut bien ranger.

— Mais puisque je t'abandonne toute la maison pour ranger à ta fantaisie, laisse-moi au moins ma table. Quand tu as passé par là, je perds au moins une heure à courir après mes papiers que tu me bouscules ou mes instruments que tu fourres dans les armoires.

— Est-ce qu'il vous manque, ce matin, quelque chose de votre griffonnage ou de vos ferrailles ?

— Oui, entêté rangeuse. Veux-tu me dire dans quel endroit inconnu tu as caché une petite fiole, qui se trouvait là, au coin de mon bureau... Elle y était avant hier... je la vois encore.

— C'est-à-dire qu'il y avait deux fioles, une bleue et une blanche, dit Germaine.

— Précisément.

— Est-ce que monsieur ne se souvient pas, quand il a été appelé, avant hier soir, pour Mme Bricchet qui se trouvait mal, que Colard est venu cinq minutes après chercher une de ces deux fioles dont vous aviez besoin ? Il a pris la blanche et l'a emportée.

— Très juste, Germaine. Mais comme Colard s'était trompé, que je lui avais demandé la fiole bleue et non la blanche, il a dû revenir la chercher en rapportant l'autre.

— C'est vrai.

— Eh bien ! c'est justement cette fiole rapportée par Colard que je cherche... il est inutile de la laisser traîner, et je tiens à la mettre sous clef pour éviter une imprudence... Voyons, où l'as-tu mise... rangée, si tu veux ? J'aime à croire que ce n'est pas dans ta cuisine, car cette petite bouteille contient de quoi tuer d'un seul coup tout un troupeau de bœufs.

La servante se mit à rire.

— Oh ! fit-elle, je n'ai pas eu la peine de serrer votre fiole.

— Pourquoi ?

— Parce que Colard, dans sa précipitation à revenir chercher l'autre bouteille, s'est étalé les quatre fers en l'air en pleine rue et qu'en sa chute il a lâché la fiole qui s'est brisée. Il m'a conté l'accident en me disant qu'il vous l'avouerait plus tard. Il paraît que vous l'avez déjà secoué pour sa première imprudence d'avoir confondu les bouteilles, et il n'a pas voulu s'exposer à une autre semonce pour sa seconde maladresse.

— C'est la vérité, j'avais un peu bousculé le pauvre homme, qui, pour faire revenir Mme Bricchet évanouie, m'apportait juste de quoi la faudroyer instantanément.

— C'est sans doute pour confesser son accident que Colard s'est présenté hier.

— Quand ça ?

— Deux heures après que vous étiez parti à cheval. Il ne devait pas venir uniquement pour la bouteille, car il avait l'air tout troublé.

— Pourquoi ne l'as-tu pas questionné ? il fallait le retenir, le faire entrer, dit le docteur amoureux en pensant que le vicieux domestique avait pu être envoyé par Pauline.

— Je l'aurais bien fait, mais, à ce moment, il y avait ici la belle dame, répondit Germaine.

— Quelle dame ? fit Maurice.

— Vous savez bien, cette dame, une marquise, qui était déjà venue une fois quand M. de Lozeril était au plus bas... Vous avez même dit que c'était sa présence qui avait ressuscité le malade.

— Ah ! elle s'est représentée hier.

— Oui, et il paraît que décidément elle porto bonheur au jeune homme, car, après l'avoir introduite chez M. de Lozeril, comme je refermais la porte, je l'ai entendue qui lui disait : « Triomphe complet ! mon cher, je viens vous annoncer que vous êtes accepté. » Je n'en ai pas écouté davantage ; mais, après le départ de la marquise, votre pensionnaire s'est mis à faire une existence de polichinelle... Il chantait et riait tout seul dans sa chambre.

— Comme moi, ce matin, n'est-ce pas ? dit Maurice, souriant au bavardage de sa servante.

— Ma foi ! oui, les deux font la paire... avec cette différence pourtant que, vous, la gaieté vous est venue au retour, tandis que lui, la bonne humeur accompagne son départ ; car il m'a annoncé hier qu'il allait s'en aller d'ici.

— Ah ! il nous quitte ! s'écria vivement Maurice, comme si cette nouvelle lui inspirait tout à coup une secrète idée.

— Et j'avoue que je n'aime pas beaucoup à avoir ainsi des étrangers dans la maison. Il semble qu'on n'est plus chez soi, appuya la servante, qui, considérant un peu la maison comme son empire, voulait y régner sans partage.

— Vraiment, ma bonne Germaine, tu ne tiens donc pas à posséder un locataire ? demanda le docteur avec un mystérieux sourire.

— Non, surtout quand ils sont comme ce chevalier... un effronté qui vous appelle plus vite « vieille folle » qu'il ne vous dit merci... Il s'en va ; bon voyage !... Je ne courrai pas après pour le retenir, répliqua la grogueuse domestique, à laquelle les exigences insolentes du chevalier avaient fait passer de mauvais quarts d'heure.

A ce moment on frappa à la porto.

— Entrez ! cria Maurice.

Et celui dont il était question pénétra dans la chambre. Sur un signe de son maître, Germaine se retira.

— Mon cher docteur, je viens vous faire mes adieux, débuta de Lozeril.

— Ma servante était précisément en train de m'annoncer votre départ, chevalier.

— Et je n'ai pas voulu vous quitter sans vous exprimer toute ma reconnaissance de vrai ressuscité, car vous m'avez ramené de loin, docteur et c'est à vous que je devrai de pouvoir jouir de l'heureux avenir qui m'est réservé en sortant d'ici... Je vais me marier.

En étendant la main vers l'hôtel Bricchet, qui formait l'horizon de la fenêtre du cabinet de Maurice, le chevalier ajouta :

— J'épouse Mlle Pauline Bricchet, que son père a bien voulu m'accorder.

On se le rappelle, quand Maurice, la veille, s'était si subitement éloigné de Paris, Mme de Brageron n'avait pas encore paru chez le procureur. Gardie ignorait donc tout ce qui s'était passé, la demande en mariage de la marquise et le consentement de Bricchet.

Il apprenait ainsi tout à coup que celle qu'il aimait était promise à un homme qu'il n'avait pas eu besoin d'étudier longtemps pour deviner qu'un misérable se cachait sous cette élégante enveloppe.

Alors que cette nouvelle était pour lui l'écrasement de tous ses rêves d'amour, il semblerait que l'annonce de cet inouï mariage, si brusquement consenti, devait frapper douloureusement Maurice éperdu.

Et pourtant, il n'en fut rien.

Lo
dio s'écr
—
et, ce qu
—
indiffére
—
Bricchet
—
ne déses
jour elle
péré bon
M. Bric
mettait
Gar
line, que
—S
M. Bric
jusqu'au
Mau
—P
vie est dr
l'homme,
vous préte
je crois ?
Et le
—N
zeril en po
Com
courbé po
l'œil de G
—Es
de Lozeril
Nous
quand il se
dre sans hé
—No
—Ah
s'était rapp
ne portait
Voyan
la main en
—Vou
Si vous me
me conserva
entrer ; car
—C'es
que vous ve
—Oui,
père, empêc
De Loz
de gendre, e
beau-père é
C'est ai
teur. Si, en
rico qui, du
—Coqu
raître.
Puis, il
habitées pend
s'écoulaient g

Le sourire aux lèvres, la voix joyeuse, le visage calme, Gardie s'écria :

— Mes sincères compliments, chevalier ! La future est jolie et, ce qui ne gêne rien, sa dot est considérable.

— Oh ! la dot ! fit de Lozeril avec un geste de dédaigneuse indifférence.

— Vous vous contentez alors d'être aimé de Mlle Pauline Bricchet ?

— Vous allez trop vite, docteur. J'adore Mlle Pauline et je ne désespère pas de m'en faire aimer plus tard ; mais, jusqu'à ce jour elle ne m'a vu qu'une seule fois. Pour m'autoriser à l'insupportable bonheur qui m'attend, il a fallu le consentement formel que M. Bricchet a bien voulu accorder à ma demande que lui transmettait Mme de Brageron.

Gardie écoutait impassible tous ces détails, comme si Pauline, que ce mariage lui enlevait, eût été une étrangère pour lui.

— Si j'abandonne votre toit, continua de Lozeril, c'est que M. Bricchet a témoigné l'aimable désir de m'offrir l'hospitalité jusqu'au mariage.

Maurice l'interrompit par un éclat de rire.

— Pardon pour ma gaieté, fit-il, mais je pensais combien la vie est drôle ! Qui vous eût dit que vous deviendriez le gendre de l'homme, fort bien portant, que, égaré par une vague ressemblance, vous prétendiez avoir vu mourant d'une horrible blessure... là, je crois ?

Et le docteur porta la main à sa gorge.

— Non, là... au même endroit où j'ai été frappé, dit de Lozeril en posant le doigt sur sa nuque.

Comme il précisait ainsi la place, le chevalier, qui s'était courbé pour montrer son cou, ne put voir l'éclair qui passa dans l'œil de Gardie.

— Est ce que j'en conserverai toujours la cicatrice ? demanda de Lozeril en se redressant.

Nous ignorons si Maurice attendait cette question ; mais, quand il se l'entendit adresser, il raffermait sa voix pour répondre sans hésitation :

— Non, elle disparaîtra complètement.

— Ah ! tant mieux, fit le chevalier, qui, avant d'interroger, s'était rappelé l'affirmation donnée par le capitaine que Bricchet ne portait aucune cicatrice au cou.

Voyant de Lozeril s'apprêter au départ, le docteur lui tendit la main en disant :

— Vous le savez, chevalier, chacun plaide pour son saint. Si vous me devez quelque reconnaissance, témoignez-la moi en me conservant la cliquète de la famille dans laquelle vous allez entrer ; car vous n'ignorez pas que je suis le médecin de l'hôtel.

— C'est vrai, la marquise de Brageron m'a même appris que vous venez de tirer M. Bricchet d'un très-mauvais pas.

— Oui, et si vous prenez un peu d'empire sur votre beau-père, empêchez-le de boire. Sans quoi, il est un homme perdu.

De Lozeril était sans doute déjà entré dans son personnage de gendre, car ce renseignement sur la longévité de son futur beau-père émut doucement son cœur.

C'est ainsi que le chevalier avait quitté la maison du docteur. Si, en s'éloignant, il s'était retourné, il eût aperçu Maurice qui, du seuil de sa porte, le suivait des yeux.

— Coquin ! avait murmuré le docteur en le voyant disparaître.

Puis, il était remonté dans la chambre que de Lozeril avait habitée pendant près de trois mois. La servante, balais en main, s'écrivait gaiement.

— Plus de locataire ! Nous allons donc enfin être chez nous ! s'écria-t-elle en voyant apparaître son maître.

— Ah ! ça, Germaine, tu as donc vraiment l'horreur des locataires ? demanda Gardie en souriant.

— Oui, une sainte horreur.

— Même si c'était un parent à moi ?

— Oh ! c'est autre chose... mais comme vous m'avez toujours dit que vous n'aviez plus du tout de famille...

— Alors tu ne crains pas que j'y mette ta complaisance à l'épreuve ?

La vieille femme le regarda triste.

— Ah ! monsieur Maurice, ce n'est pas gentil, ce que vous me dites, fit-elle avec des larmes dans la voix. Vous savez bien que je bougonne toujours comme ça par habitude, mais que, si je pensais vous faire plaisir en me mettant la tête dans le feu, je le ferais tout de suite.

— Oh ! oh ! j'ai bien envie de te prendre au mot.

— Allumez le feu, vous verrez.

— Non, car il y a d'autres manières de me prouver ton dévouement sans faire brûler ta bonne tête dévouée, pauvre Germaine, dit affectueusement le jeune homme.

— Demandez-moi une chose impossible, je l'exécuterai.

— Impossible, dis-tu ? Ce que je veux de toi n'en approche pas mal.

— Qu'est-ce donc ? fit la servante.

— C'est d'être discrète pendant quinze grands jours, que tu voies ou entendes dans cette maison, dit gravement Maurice.

Nous ne tarderons pas à expliquer sur quel point de son existence intime Maurice avait si formellement réclamé la discrétion de sa fidèle Germaine. Mais, pour le moment, nous nous bornerons à constater que le docteur parut n'avoir rien changé à sa vie habituelle.

Pourtant il n'en était pas de même de son état moral qui s'était étrangement modifié, car la plus complète indifférence remplaçait l'ardent amour qu'il avait porté à Pauline.

Quand celle qui lui avait été si chère était sur le point de lui être enlevée par un mariage, Maurice, au lieu de s'en désespérer était plus joyeux que jamais.

C'était dans ces dispositions que l'avait trouvé Colard, qui, en apprenant que le docteur était revenu de son voyage, s'était empressé d'accourir pour lui faire part de ce qui était arrivé pendant sa courte absence.

— Oui, mon ami, je sais tout cela. En quittant mon logis pour aller habiter chez ton maître, M. de Lozeril m'a fait l'honneur de m'annoncer son mariage et je l'en ai félicité.

Cela fut dit par Maurice d'une voix si parfaitement calme que le vieux serviteur le regarda tout ébahi et fut quelques secondes sans pouvoir parler.

— Ah ! fit-il enfin d'une voix triste, vous avez complimenté M. de Lozeril ?

— Mais la chose en vaut certes la peine ! la future est jolie et la dot magnifique. Il n'y a donc que des félicitations à adresser à celui qui a devant lui une aussi agréable perspective.

— Et peusez-vous que cet avenir soit aussi attrayant pour Mlle Pauline ? continua l'intendant, que le ton du docteur déroutait.

Maurice ne s'apercevait sans doute pas de la pénible émotion du vieillard, car, tout aussi légèrement, il répliqua :

— En quoi Mlle Bricchet peut-elle avoir peur de cet avenir ? Ce mariage est accepté par un père qui l'adore et qui n'accor-

derait pas sa fille à un homme qui lui paraissait indigne d'une telle faveur.

— Tout le monde dit que M. de Lozeril est un misérable ! MM. Baudoin et de Badières ont tout fait pour détourner mon maître de ce mariage... Il le veut quand même.

— C'est son droit de père, mon ami. Car tu ne peux nier qu'il ne soit son père, n'est-ce pas, Colard ? appuya Maurice en fixant les yeux sur le vieux serviteur.

L'intendant ne répondit pas à cette question. Il eut sans doute deviné dans le ton du docteur le dépit d'un amoureux froissé qui se voit oublié de celle qu'il aime.

— Un père ne peut commander au cœur de sa fille... surtout quand ce cœur a parlé pour un autre, dit-il lentement.

Malgré lui, un éclair de joie brilla dans les yeux de Gardie à ces paroles du vieillard... Mais cette expression du regard jurait avec son accent, car il demanda d'une voix tranquille :

— Ah ! Mlle Brichet aime quelqu'un ?... Quel est donc cet heureux mortel ?

Colard, nous l'avons dit, avait toujours veillé sur Pauline avec une dévouée et infatigable vigilance. Cette surveillance ne s'était jamais endormie qu'en faveur de Maurice, dans lequel il avait reconnu une loyale et honnête nature.

En ce jeune homme, il avait vu celui qui était digne de sa maîtresse chérie. Il avait donc fermé les yeux et laissé l'amour entrer dans le cœur de Pauline.

Quand il avait cru sa maîtresse payée de retour, le ton froidement indifférent de Maurice lui prouvait que Mlle Brichet n'était pas aimée. Ne pouvant encore admettre qu'il se fût si gravement trompé, Colard, tout souffrant d'une pénible anxiété, revint à la charge :

— Qui elle aime, demandez-vous ? Un homme qui, j'en suis sûr, saura se montrer digne d'elle en venant la défendre, dit-il gravement.

Maurice sembla ne pas comprendre cet appel du vieux serviteur et s'écria tout surpris :

— La défendre... et contre qui ou contre quoi ?... Est-ce contre la volonté de son père ? Je ne sache pas, Colard, que tu aies appris à Mlle Pauline à résister à celui qui est son père ?

Pour la seconde fois, le docteur parlait des droits du père au lieu de promettre son appui qu'on invoquait.

À cette deuxième réponse, l'intendant avait un peu pâli et plongé son regard dans les yeux du jeune homme comme pour deviner sa pensée. Il resta muet, puis, après quelques secondes pendant lesquelles il sembla inutilement chercher à deviner la cause de la conduite de Maurice, il se dirigea lentement vers la porte.

— Tu me quittes, Colard ? demanda Gardie en réprimant un geste qu'il avait involontairement ébauché pour retenir le vieillard.

— Oui, dit tristement le majordome, je vais apprendre à Mlle Pauline que, dans le malheur, elle n'a plus pour la protéger que son vieux domestique.

Une à une, bien doucement, Colard descendit les marches de l'étage, espérant toujours que Maurice repentant allait le rappeler.

Quand il fut arrivé au rez-de-chaussée, il attendit encore un instant que son nom retentit au haut de l'escalier. Mais au lieu de cet appel qu'il souhaitait, la voix de Maurice chantonna joyeuse à l'étage supérieur.

À ce chant, Colard tressaillit douloureusement et d'une voix que scandait un sanglot, il murmura :

— Pourquoi n'aime-t-il plus ma bonne et malheureuse Pauline ?

Colard avait sans doute dit à sa jeune maîtresse le but de son absence ; car, à son arrivée, elle courut à sa rencontre en lui demandant toute anxieuse :

— Eh bien ?

— Le docteur Gardie n'est pas encore revenu de son voyage, répondit l'intendant, qui n'osa avouer à la jeune fille que celui qu'elle aimait ne rougeait plus à elle.

Au moment où il lui faisait cette réponse, les yeux de Pauline s'étaient involontairement tournés vers la fenêtre et là-bas, au fond du jardin, elle aperçut Maurice qui entrait dans le pavillon de Mme Brichet.

— Pourquoi Colard me trompe-t-il ? se demanda-t-elle avec un serrement de cœur.

Mais en voyant la figure attristée de son vieil ami, la jeune fille crut à sa bonne foi et pensa que Maurice, sous prétexte de voyage, n'avait pas voulu le recevoir. La curiosité de la femme qui aime fit, pour la première fois, mentir Pauline.

— Je vais aller chez Aurore savoir comment elle se porte aujourd'hui, dit-elle.

— Vous trouverez justement au pavillon M. de Badières, qui, après une très-courte visite à votre père, est allé saluer Mme Brichet, répliqua Colard en laissant partir la jeune fille.

Pauline avait cédé d'autant plus vite à l'envie de voir Maurice qu'elle savait que M. de Badières et Aurore seraient présents.

Le tête-à-tête d'un rendez-vous aurait effrayé sa timidité, mais son cœur la poussait sans crainte à une entrevue où elle arrivait quatrième.

Il faut croire que l'amour a réellement des ailes et qu'il les prête à ceux qu'il mène, car Pauline traversa rapidement le jardin sans rien voir ni entendre, et entra non moins vivement dans le pavillon.

En pénétrant dans le boudoir, la jeune fille poussa un cri d'effroi et son visage, déjà un peu coloré par la course, se teinta de tous les feux de la pudeur surprise.

Dans cette pièce où elle comptait trouver trois personnes, elle se voyait subitement en présence de Maurice tout seul.

Mais son embarras fut de bien courte durée, car aussitôt, derrière elle, des pas pressés firent craquer le sable de l'allée qui conduisait au pavillon, et sur le seuil du boudoir parut M. de Badières, donnant le bras à Aurore, qui s'écria affectueusement :

— Paulinette, es-tu donc devenue sourde et aveugle ? Tu passes à côté de nous sans nous voir, ni entendre que je t'appelle. Allons, viens m'embrasser, ma mignonne.

Quand Colard avait quitté Maurice, celui-ci avait mûrement réfléchi ; puis comme s'il se repentait de n'avoir pas voulu comprendre l'intendant, il s'était dit tout à coup en relevant la tête :

— Il faut que je parle à Pauline. Oui, mais comment parvenir jusqu'à elle ? Parbleu, je soigne Mme Aurore, j'ai sauvé Brichet et de Lozeril... Faisons une visite de médecin à ces trois oncles... j'aurai bien du malheur si je ne rencontre pas celle que je cherche.

Le hasard avait merveilleusement servi Maurice. En pénétrant dans le jardin, il avait aperçu, à dix pas, Mme Brichet et M. de Badières, causant sur un banc aux rayons de ce soleil de printemps qui ravivait la malade.

Sur un geste gracieux d'Aurore, qui à la fois lui indiquait

le pa
dans

celle
sans

enten
qui

Brich
troisi

d'ajou

qui ne
tient

dières
l'honoi

lution

Voici

fait de
pas in

le. J

I

de Cai
baron

temps
police

magist
salut c

tes lar
à ses l

en Fri

jours r

A
pavillo

pagné
T

du pro
revenir

N
juge, si
trouvé
hâte :
ou qu'
A
rivaux

le pavillon et le pria d'y attendre, le jeune homme était entré dans le boudoir.

Deux minutes après, Maurice voyait apparaître tout à coup celle qu'il souhaitait, sa Pauline aimée, qui, courant, avait passé sans les voir, devant les deux causeurs assis sur le banc.

Sans les voir, disons-nous, et nous ajouterons aussi : sans les entendre, car la jeune fille eût été fort surprise de ce dialogue qui lui aurait révélé le secret d'Aurore :

—Ma chère enfant, disait paternellement le magistrat à Mme Brichet, l'aveu que vous m'avez fait est connu, depuis hier, d'une troisième personne.

Et sur le mouvement de terreur d'Aurore, le juge s'empressa d'ajouter :

—Oh ! ne craignez rien, l'celui là est un vrai gentilhomme qui ne sait pas trahir un secret confié à son honneur. De plus, il tient dans sa main le sort de M. de Cambiac.

Tremblante, Aurore darda sur le juge ses deux beaux yeux.

—C'est Son Altesse Mgr le Régent de France, dit M. de Badières, qui comprit cette muette question. Je lui ai tout avoué, l'innocence du baron, son sacrifice à votre réputation et la résolution que vous avez prise de le sauver par un public aveu. Voici textuellement ce que m'a répondu le Régent :

—De Cambiac s'agi en galant homme. A sa place, j'eusse fait de même. Dites à celle qu'il a voulu sauver qu'elle ne rende pas inutile le dévouement du baron en se perdant par un scandale. Je me charge de sauver de Cambiac.

Aurore écoutait radieuse de joie.

Le juge continua :

—Voici ce qui a été résolu. On fera évader secrètement M. de Cambiac, qui gagnera l'étranger. Puis, en laissant croire le baron toujours prisonnier, on reculera son jugement aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour que les plus fins limiers de la police trouvent enfin celui qui a frappé ce de Lozeril maudit.

Mme Brichet avait avidement recueilli chaque parole du magistrat. Quand il eut fini, malgré l'immense bonheur dont le salut du baron emplissait l'âme de la jeune femme, deux brûlantes larmes vinrent lui mouiller les yeux, et, de son cœur, monta à ses lèvres cette douloureuse phrase :

—Je ne verrai plus Raoul !

—Une fois l'assassin trouvé, M. de Cambiac pourra rentrer en France, ajouta le juge.

—Je ne verrai plus Raoul ? répéta t-elle désespérée.

—Souvenez-vous, madame, que vous avez juré d'être toujours une épouse irréprochable, appuya sévèrement le magistrat.

A ce moment, devant eux, passait Pauline courant vers le pavillon. Après l'avoir inutilement appelée, le juge la suivit, accompagné d'Aurore redevenue maîtresse d'elle-même.

Tels furent les faits qui, après l'entrée du chevalier à l'hôtel du procureur, précédèrent le fameux souper auquel nous allons revenir.

N'oublions pas d'ajouter que, avant l'arrivée d'Aurore et du juge, si court qu'avait été le temps pendant lequel Maurice s'était trouvé seul avec Mme Brichet, il avait pourtant pu lui dire à la hâte :

—Pauline, je vous aime éperdument. Quoi qu'on vous dise ou qu'on vous fasse, ayez confiance en moi qui veille sur vous.

VI

Après avoir souhaité une heureuse nuit d'orgie aux deux rivaux qui l'avaient accompagné jusqu'au seuil de son appartement,

Brichet venait à peine de s'enfermer chez lui que Fouquier s'écria :

—Allons, chevalier, vite à table ! Les amis nous attendent là-haut.

Au lieu de répondre à l'appel du capitaine, de Lozeril resta un moment en arrêt devant cette porte close, parut réfléchir, puis partit d'un éclat de rire.

—Qu'est-ce donc qui vous rend si gai ? dit Annibal, en se retournant sur l'escalier qu'il avait déjà en partie escaladé.

—Je faisais une réflexion.

—Laquelle, cher ami ?

—Oh ! oh ! c'est bien indiscret ce que vous demandez là, fit le chevalier moqueur.

—Mettons que je n'aie rien dit, répliqua sèchement Annibal, qui, comprenant que de Lozeril ne voulait pas parler, continua de monter l'étage.

Le couvert avait été dressé dans une pièce s'ouvrant à droite de la chambre à coucher du capitaine. Pour s'éviter la présence des domestiques, ces indiscrets écouteurs, Fouquier avait tout fait mettre à l'avance sur la table, autour de laquelle se tenaient déjà quatre grands drôles affamés et impatients.

L'entrée du capitaine fut saluée d'un joyeux grognement, qui s'arrêta net à la vue de Lozeril, que le quatuor ne connaissait pas.

—Messieurs, je vous présente le chevalier de Lozeril... un bon ennemi à moi, avec lequel je vais rire et boire... en attendant mieux, prononça Fouquier, sourdement irrité par la scène de l'escalier.

A cette présentation, grosse de menaces, les invités examinèrent curieusement de Lozeril, qui avait conservé son air souriant. Tous, paraît-il, avaient une haute opinion de l'adresse d'Annibal, car, dans le quadruple regard qui se dirigea sur le chevalier, se lisait une même expression qui semblait chanter le « De profundis ».

Loin d'être ému par ce début, le jeune homme se fit le plus aimable pour saluer les convives en leur disant :

—Le plaisir d'être en si charmante compagnie m'a fait accepter l'invitation du capitaine, avec lequel, comme il vous l'annonce, je suis en compte.

—Bon ! fit Annibal, maintenant, de Lozeril, mettez-vous là et buvons frais en attendant le prochain plaisir de nous couper la gorge. Vous, messieurs, je crois parfaitement inutile de vous encourager à bien faire.

Et, de fait, les compagnons de Fouquier étaient de rudes gaillards qui n'avaient pas besoin d'être encouragés. Ils y allaient d'eux-mêmes. Si leur moralité était faible, ils possédaient en revanche un estomac robuste et un solide cerveau que n'effarouchaient pas les gros morceaux et le nombre des bouteilles à vider.

Aussi la première heure fut-elle autant silencieuse que le pouvait permettre le bruit de gobelets et des mâchoires, qui fonctionnaient avec un remarquable entrain.

Contre Annibal et ses compères, qui, tous, conservaient la visière nette après leur cinquième bouteille, de Lozeril était-il de force à lutter ? On aurait pu le croire au commencement, car le chevalier répondait à toutes les rasades de Fouquier. Assis en face l'un de l'autre, les deux ennemis ne pouvaient se tricher d'un seul verre.

Malheureusement pour de Lozeril, un long exercice, à la bouteille comme à l'escrime, rendait Annibal de beaucoup supérieur à son adversaire.

—Toi, tu n'iras pas loin maintenant ! se dit bientôt le capi

taine, en voyant l'œil de son invité papilloter à sa troisième fiole.

Peu à peu, le chevalier devint brayant et loquace. Dans sa bouche empâtée, la parole se fit diffuse sur la langue épaisse.

—Un homme à la mer! cria son voisin, tout dédaigneux pour un si piètre buveur.

De Lozeril avait l'ivresse vaniteuse.

—De quoi? fit-il; voulez-vous dire que je suis gris?

—Peu s'en faut, chevalier, repliqua l'autre, auquel un signe du capitaine avait commandé d'exciter son homme. J'ai connu des jeunes filles qui étaient comme ça, sans en avoir ni plus ni moins bu.

Comme le commun des ivrognes, de Lozeril avait la rage des défis.

—Je bois mieux que toi, grand singe! s'écria-t-il, je te parie que j'avalé successivement trois bouteilles avant que tu aies pu seulement en boire deux.

Tout en parlant, le jeune homme s'était levé pour se diriger vers une armoire où se dressait tout un monde de bouteilles de réserve. Mais, à son premier pas, il trébucha et retomba lourdement sur sa chaise.

—Il est plein comme une outre, se dit le capitaine, qui en connaisseur expert, avait attentivement étudié les successives phases de l'ivresse de son ennemi.

Après son malencontreux essai, de Lozeril était resté affaissé sur son siège, les bras pendants, la tête sur la poitrine, machonnant d'inintelligibles paroles. Les fumées du vin, qui avaient envahi le cerveau, livraient à Annibal le chevalier sans défense.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 août 1886 — (No. 346.)

VARIÉTÉS

Entre amis de pension :

—Ah! ma chère Jeanne, combien j'ai de plaisir à te revoir! Es-tu heureuse en ménage?

—Tout à fait heureuse.

—Avez-vous des enfants?

—Oh! non! Nous sommes si étroitement logés.

* * *

« Faites oir vos bottes, » disait un polisson à un invalide qui n'avait plus de jambes.

* * *

En cour d'assises :

—Vous êtes accusé d'avoir coupé votre femme en morceaux?

—Mon président, je suis persuadé que c'est elle-même qui s'est mise dans ce triste état.

—Comment, elle même!

—Assurément; je lui ai toujours entendu dire qu'elle se couperait en quatre pour moi.

* * *

Monsieur est d'une avarice proverbiale. Sa femme lui dit :

—Mon ami, il serait temps de songer à l'éducation de Jules.

—Cela coûte trop cher.

—Tu ne connais pas une école bon marché?

—Si!

—Laquelle?

—Celle de l'adversité!

NOS PRIMES

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Les histoires contenues dans les trois séries ci-après détaillées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$20 dans les librairies. Par conséquent ceux qui prennent un abonnement de trois années au FEUILLETON recevront pour plus de \$35 de littérature variée des meilleurs auteurs.

Notre collection étant très-restreinte, nous conseillons à nos amis de se hâter.

PRIMES OFFERTES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de son abonnement pour une année ou plus, recevra en prime l'une des séries ci-après mentionnées (une série par chaque année d'abonnement—au choix) contenant les histoires suivantes complètes :

PREMIÈRE SÉRIE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à l'Épée — Un Noviciat — Le Roi des Voleurs — Le Trésor de Strongay — Les Héritiers du Poignard — La Main Malheureuse — et plus de cinquante historiettes, variétés, etc.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

DEUXIÈME SÉRIE

Une Vengeance de Peau-Rouge — La Demoiselle du Cinquième — La Grande Halte — Les Meurtriers de l'Héritière.

Cette collection renferme près de deux années du journal.

TROISIÈME SÉRIE

Les Aventures du Capitaine Vatan — La Dame de Pique — La Fille de Marguerite.

Cette collection embrasse plus de deux années du journal.

Les personnes qui prendront un abonnement de trois ans recevront en plus les ouvrages suivants :

Exil l'Empoi-onneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Toute personne qui nous enverra trois nouveaux abonnés recevra gratuitement toutes nos primes.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On s'abonne pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur nements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boite 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.